

prendre l'ouverture d'un canal entre la Méditerranée et la mer Rouge. Des ingénieurs français furent même chargés de faire les études nécessaires. On reconnut alors une différence de niveau de 9 mètres de la mer Rouge au-dessus de la Méditerranée. Le nivellement avait eu lieu entre deux points extrêmes : Suez, situé au fond de la mer Rouge, et Tineh, situé sur la côte de la Méditerranée.

Aujourd'hui, grâce à l'expérience qui a été faite et aux études qui existent à cet égard, on propose un canal direct de Suez à Pélose, qui n'aurait que 35 lieues. Le canal (nous empruntons ces détails techniques à l'ouvrage d'un savant ingénieur, M. Cardier) serait ouvert de Suez aux lacs Amers, qui seraient remplis soit avec les eaux de la mer Rouge, soit avec les eaux du Nil, et seraient ensuite dirigées des lacs Amers sur Pélose, où l'on creuserait un port. Les travaux n'offriraient pas de trop grandes difficultés. Les hommes de l'art affirment encore qu'il serait très possible de remédier à celles qui avaient paru à tort, dans le principe, un obstacle insurmontable.

En résumé, le canal est possible, et il est préférable à l'exécution d'un chemin de fer. Mais comme il doit avant tout profiter à l'Angleterre, nous devons veiller à ce qu'il soit entrepris sous le patronage des nations européennes, avec de sages garanties nettement stipulées. Quand Napoléon voulut creuser ce canal, il est certain qu'il voulait faire de l'Égypte, dont il était alors le maître, une colonie française ; il voulait qu'il fût exclusivement utile à la France. Lui qui poussait si loin l'esprit national, n'aurait point sans cela consenti à la canalisation. — L'Angleterre, nous le craignons fort, est dominée aujourd'hui par le même désir. Seule elle a des relâches et des ports fortifiés dans la mer Rouge ; seule elle a dans cette mer un service de bateaux à vapeur appropriés à la navigation difficile du golfe Arabe. L'exécution de ce canal obligerait naturellement à multiplier ses établissements dans la Méditerranée. — On voit quels énormes avantages elle en retirerait. Il suffit de les énumérer pour faire comprendre à qui profiterait surtout le canal entre la Méditerranée et la mer Rouge, et pour montrer, sinon à nos hommes d'État du moins à la France, l'importance qu'il y a pour elle à surveiller ces nouveaux projets de l'Angleterre.

ESPAGNE.

— M. Donoso-Cortés, secrétaire des commandemens d'Isabelle, a donné sa démission, à la suite d'un différend avec Narvaez, ministre de la guerre.

L'ex-ministre Caballero et ceux qu'on avait emprisonnés avec lui, comme suspects de menées révolutionnaires, viennent d'être rendus à la liberté.

Il ne serait pas étonnant que ce fût inspiré à un insouciant enthousiaste la pensée d'en perpétuer le souvenir. Le député Berram de Lis a bien proposé un prix de 1,200 fr. et deux de 600 fr. pour les meilleures compositions politiques sur la grâce accordée au général Rengifo et aux autres individus condamnés à mort par le dernier conseil de guerre de Madrid. Sera-t-il permis aux écrivains qui se disputent ces prix de souder les mots véritables de cet acte de régence et le système de *modération* sous l'empire duquel, d'après le *Clamor publico*, 214 personnes ont été fusillées depuis le 1er décembre 1843 jusqu'au 13 décembre 1844 ? Parmi ces victimes, il n'y en a pas douze qui aient été jugées ! Quant aux autres, on s'est borné à constater leur identité ; puis on les a égorgés de sang-froid, en vertu d'un simple ordre émané de Madrid. Célébrez donc la modération et la générosité d'un gouvernement qui a tué 214 Espagnols dans un an pour des faits politiques !

ITALIE.

— Une éruption extrêmement violente de l'Étna, a eu lieu le 30 novembre. Elle était visible à Malte, malgré la distance qui sépare cette île de la Sicile.

LE VIN DU VAL D'INFIERNO.

HISTOIRE CONTÉE SUR UNE ROUTE DE LA VIEILLE-CASTILLE.

Juan Escuera était, à Valladolid, le bijoutier à la mode et Valladolid était alors la capitale des Espagnes. L'or du Nouveau Monde y accourait à foison ; l'argent n'y jouissait plus que d'une très-mince estime. On en avait trop. Plus il s'en dépensait, et plus de nouveaux galions en apportaient ; ils avaient des lingots jusque dans leurs hunes. Les choses ont tant soit peu changé depuis.

Je vois encore Juan Escuera, grand, sec, maigre, le front chauve, la joue creuse. Cinquante-deux ans. Ce n'était pas un orfèvre comme il s'en rencontre beaucoup, vendant des morceaux d'or plus ou moins disgracieux et ne s'inquiétant pas le moins du monde de leur donner la forme et la vie. Juan aimait de passion les bijoux qu'il avait fait éclore sous sa lime et son marteau ; il pleurait de joie lorsqu'il voyait un de ses petits chefs-d'œuvre scintiller au bras ou rayonner dans les cheveux de la plus orgueilleuse beauté de la cour de Philippe II. Il n'avait jamais eu le temps de songer à se marier. Ses bracelets, ses anneaux, les perles, les onyx, les émeraudes qu'il remuait à poignées, c'était sa famille. Sa sobriété était extrême ; sa discrétion à toute épreuve ; bien des drames tragiques et des histoires restées secrètes étaient sorties de sa boutique. Que de ménages il avait bronillés, mais aussi que de maris il avait fait trouver aimables, pour un moment du moins ! Que de trahisons, que de men-songes, que de bonheur et que de catastrophes lui révélait un collier ou une paire de boucles d'oreilles ! D'ailleurs, jouant avec le feu sans

y brûler ses doigts, observant l'esprit et la lettre d'un adage très-sensé : *Con el Rey, y con la Inquisicion, chitan !*

Le 15 novembre, 1572, Juan était à 10 heures du soir retiré dans son arrière-boutique. Une lampe jetait autour de lui tout autant de clarté qu'il en fallait pour s'apercevoir que l'obscurité était complète. Fatigué de ses travaux de la journée, l'orfèvre s'était abandonné à un demi-sommeil. Un coup violent frappé à la porte donnant sur la rue le tira de sa stupeur. Il se leva, se dirigea vers la porte, au moment où elle retentissait du bruit d'un second appel ; il ouvrit lentement les cinq verroux qui la consolidaient ; mais avant de faire tourner la serrure, il demanda qui était là et ce qu'on lui voulait.

— Je viens de la part du duc d'Albe, et pour une affaire qui presse.

A ce nom redouté, Juan n'ose plus se permettre d'hésiter. La porte s'ouvre ; elle livre passage à un homme de haute taille enveloppé dans un manteau qui le couvre jusqu'aux yeux. L'inconnu se dirige d'un pas rapide et ferme vers l'atelier de l'orfèvre ; il s'assoit auprès d'une table. Juan l'a suivi non sans quelque crainte et sans quelque étonnement.

— Vous ne me connaissez pas. N'importe ; je vous ai dit que j'étais envoyé par le duc d'Albe ; c'était pour obtenir le droit d'entrer dans votre cité. Je viens pour mon compte. Il y a fort peu d'heures que je suis à Valladolid, et j'arrive de loin ; mais il fait si beau tems ce soir, que je suis sorti de bon cœur pour vous rendre visite.

Ces derniers mots mirent le comble à la surprise d'Escuera ; la pluie, soulevée par un vent impétueux, tombait à flots, et chaque rue de la capitale était un torrent, où il n'eût pas été prudent de se risquer sans savoir nager.

Juan crut avoir affaire à quelque fou. Pendant qu'il songeait aux moyens de s'en débarrasser, l'inconnu reprit d'un air dégagé :

— Vous êtes, je le sais, en votre genre, un artiste de génie ; je veux mettre vos talens à l'épreuve. Je suis sûr que je serai content de vous ; de votre côté, vous serez satisfait de moi. Je ne suis pas marchand, et je paie d'avance. Prenez ceci en à-compte.

Et l'étranger posa à côté de l'orfèvre une haute et large bourse, des plus lourdes, remplie de ducats luisant comme soleil.

Les yeux d'Escuera se dilatèrent à cette vue ; il caressa du doigt les belles pièces d'or étalées devant lui ; il dit à son hôte de sa voix la plus radoucie et la plus obséquieuse : « Votre seigneurie doit être mouillée jusqu'aux os ; il pleut si fort ! je vais allumer du feu pour qu'elle se réchauffe et se sèche.

— C'est inutile, complètement inutile. Laissez-moi venir au fait. Je n'ai pas de tems à perdre. Déjà onze heures. On m'attend à Venise et à Moscou. Je serai en retard. Tenez, pour commencer, je voudrais que vous graviez sur une pierre fine le sujet que voici ; c'est un cadeau que je destine à un seigneur allemand de mes amis.

Et l'inconnu montra un morceau de vélin sur lequel était dessiné Baccus écrasant une grappe de raisin dans une coupe que tient la Mort.

— Il s'était débarrassé de son manteau ; il laissait voir des traits qui avaient été réguliers et beaux, mais où se montraient tous les signes des passions les plus tumultueuses : un mélange de fureur, de malice, de ruse, d'espoir et de douleur donnait à ce visage je ne sais quoi de funeste et d'effrayant qu'aucune parole humaine ne saurait exprimer. Tandis que l'orfèvre examinait le dessin, il tira un cigare, Pallama en frottant à l'un de ses doigts, et, contrairement à tous les usages reçus, plaça entre ses lèvres l'extrémité enflammée du léger rouleau de tabac.

— Le sujet que vous désirez que je reproduise est vraiment bizarre, remarqua Juan ; tout préoccupé de l'or répandu sur la table, il ne faisait guère attention aux manières excentriques de son visiteur.

— Mais pas du tout. La chose arrive souvent. D'ailleurs chacun a son caprice. Voyons, quand pourrez-vous me livrer ceci ? — Dans huit jours. Sur quelle pierre voulez-vous que ce soit gravé ? — Sur une émeraude, la pierre des buveurs. Allons, c'est dit ; dans huit jours je reviendrai ; nous nous reverrons souvent. Ne vous dérangez pas.

Et l'inconnu disparut avec une rapidité dont l'éclair aurait bien de la peine à approcher.

Juan compta les ducats qui lui avaient été remis à l'avance ; il les plaça sous son chevet, et il se réveilla deux fois durant la nuit pour les compter encore.

Il se mit à l'œuvre avec ardeur ; il se surpassa lui-même.

L'inconnu fut ponctuel ; à l'heure dite, il était dans l'atelier de l'orfèvre, regardant avec attention l'émeraude qui lui était respectueusement présentée.